

PEINTURES ET MURALES DANS L'EGLISE DE ST CLEMENT

Durant l'été de 1879, des ouvriers employés à la restauration de l'Eglise de St. Clément, découvrirent des peintures et des inscriptions que le badigeon avait fait disparaître. Malheureusement la plupart de ces anciennes fresques sont fort endommagées; toutefois, à l'aide des fragments qui restent, l'imagination peut se figurer quel en était l'ensemble.

Afin de faciliter les explications on se propose de numéroter les gravures lithographiées I, II, III, IV, V.

I. - A l'ouest dans le transept du midi on lit l'inscription suivante:

helas sainte marie et quelle
ces troys morts qui fot cy hideulx
mont fait meploire en gnt trifeffe
de les voys ainxi piteulx.

I



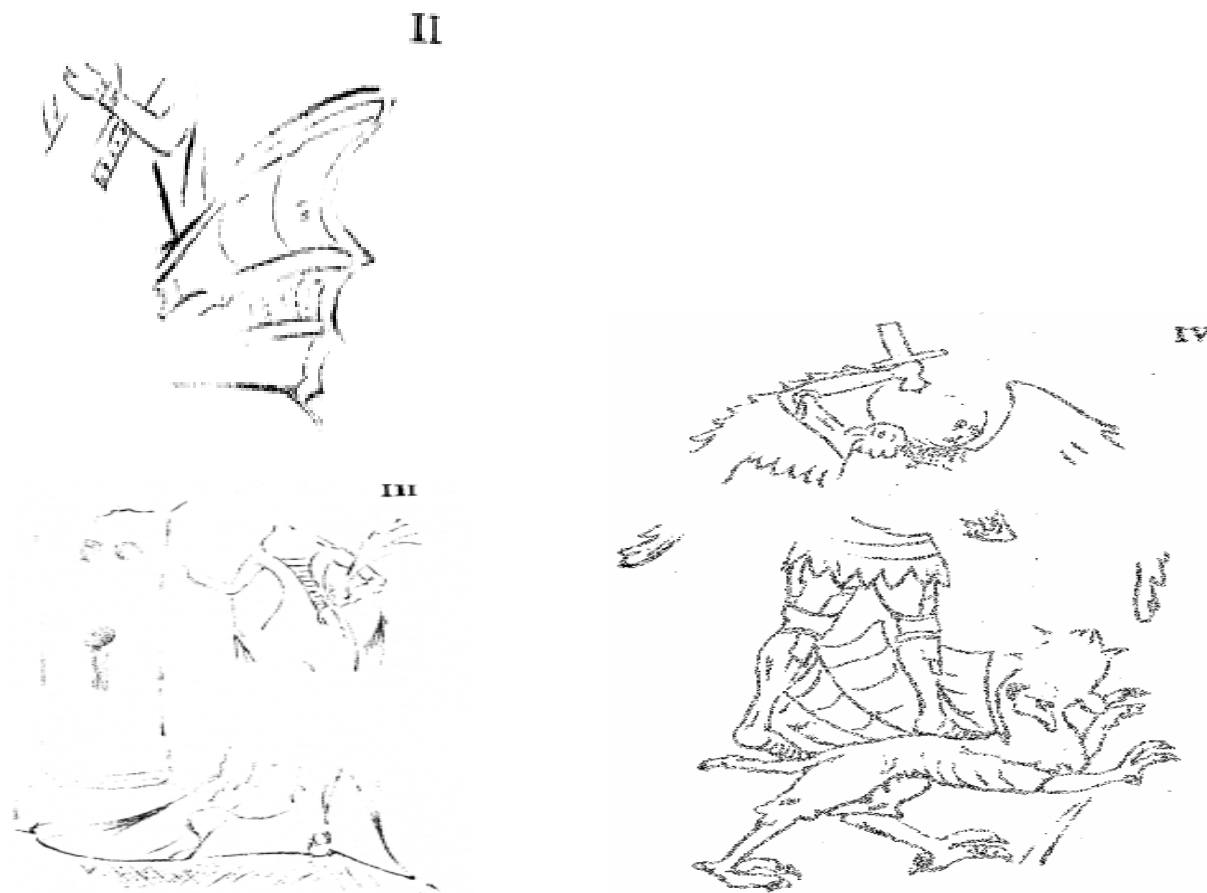
Edwini H. Cable, es.
December 3rd 1879.

Ces mots font évidemment allusion à quelque événement tragique, illustré par la peinture qui se trouvait au dessus. On y remarque à présent les jambes de derrière d'un cheval, qui est suivi d'un autre dont il ne reste que les jambes de devant. Entre les deux chevaux, mais plus rapprochée du premier, se trouve une main d'homme qui doit appartenir à l'un des cavaliers. Au-dessous de la main sont deux chiens; l'un, un lévrier à la tête levée vers la main de son maître qui doit être monté sur le premier cheval. L'inscription susdite est au bas de la fresque.

Il s'en trouvait une autre à gauche, séparée par un espace de 15 pouces environ, mais les derniers mots de chaque ligne sont presque les seuls qui soient conservés.

II et III. - Dans le transept du nord de chaque côté de l'arche par laquelle il communique avec la partie orientale de l'édifice on voit deux figures de femme.

De l'une (No. II) il ne reste malheureusement que le buste et le bras gauche: à côté il y a une aile de dragon. Près de l'autre (No. III), dont la tête a disparu, s'élève un édifice en forme de colonne. Cette figure tient à la main gauche une palme, symbole du martyr.



IV. - Dans la nef, au côté nord de la voûte on admire une représentation de St. Michel terrassant le dragon. L'archange, en armure complète, mais sans heaume, tient à la main gauche un glaive rompu, dont la lame est près du dragon, qu'il foule sous ses pieds.

V. - Dans l'encoignure nord-est de la nef, au côté Est d'une fenêtre étroite on distingue une figure de femme très bien dessinée. Les traits du visage sont d'une grande beauté. Elle porte à la tête une coiffe de réseau en velours: et une auréole en forme de croissant lui entoure la tête. A la main droite, élevée vers l'épaule gauche, elle tient une espèce de vase, et en enlève le couvercle avec la main gauche. Au côté gauche s'étend une banderole portant en caractères gothiques le nom Maria, suivi d'un mot un peu plus long, commençant également par la lettre « M ».

VI. - Au côté ouest de la même fenêtre on découvre les traces indistinctes d'une autre femme assise sur ce qui ressemble une chaise curule. Cette figure porte une coiffure et une auréole semblables à celles de la précédente. A chaque côté de la tête il reste des traces d'une banderole. A gauche de la banderole on peut déchiffrer le mot Sancta en caractères gothiques. Il est à supposer que cette dernière fresque représente la vierge Marie, l'enfant Jésus entre les bras. Vu l'état déplorable de cette fresque on n'a pas essayé d'en faire une esquisse.



Il faut remarquer qu'il y a des traces de coloris dans toutes ces peintures. A l'exception de celles de la Chapelle des Pêcheurs à St Brélade, et de quelques traces très indistinctes dans l'Église de Grouville, et à l'Hermitage de St Hélier, elles sont les seules qui soient connues à Jersey.

Maintenant à quelle époque se rattachent ces peintures ? En ce qui concerne la première, la question peut être résolue approximativement, grâce à l'inscription qui l'accompagne. Les lettres qui la composent ont le caractère gothique en usage au XVe siècle. Les contractions et les abréviations, aussi bien que la forme peu déterminée qui empêche de distinguer certaines lettres les unes des autres, en rendent la lecture assez difficile. Toutefois nous croyons être dans le vrai en assignant cette inscription à la seconde moitié du XVe siècle. Quant aux autres, elles sont probablement antérieures: les lettres qu'on voit auprès des figures V et VI peuvent se rattacher au XIVe siècle.

La décoration des Églises au moyen de la peinture a existé depuis les temps les plus reculés. Cet art, anéanti par les iconoclastes, commença à renaître au XIe siècle: il fit de grands progrès au XIIe, et l'usage en devint général au XIIIe.

On peut aussi tirer les mêmes conclusions à l'égard de l'époque des costumes dépeints dans les numéros 2 et 3. D'après les meilleurs auteurs, cette espèce de coiffure se portait vers la fin du XIVe siècle: et même, un siècle plus tard, elle était à la mode. L'armure de St Michel indiquerait également quelque époque entre la fin du XIVe et le milieu du XVe siècle ou environ.

Examinons maintenant les sujets de ces différentes peintures.

I. - Quant au No. I on y voit des indices, sur lesquels il est presque impossible de se tromper, de sa conformité avec une légende du moyen âge, intitulée les "Trois Vifs et les Trois Morts". L'origine de cette légende curieuse est fort douteuse. On la trouve en France, en Italie, en Hollande, en Angleterre: elle a été célébrée dans des tableaux, des fresques, des enluminures, des poèmes. Le tableau le plus célèbre est celui d'Andrea d'Orgagna, peintre florentin du XI^{Ve} siècle. Ce tableau, qui porte le titre de "Triomphe de la Mort", est aujourd'hui au Musée de Pise. Le sujet est ainsi traité. Trois princes à cheval, suivis d'un cortège brillant, s'approchent de trois sépulcres ouverts où se trouvent trois cadavres affreux. Près de ces derniers se tient le vieux St Macaire, indiquant du doigt ce spectacle effrayant - avertissement salutaire de la proximité de la Mort.

Des enluminures du même sujet se trouvent fréquemment dans les livres de dévotion du moyen âge. D'un côté on y dépeint toujours trois personnages vifs, portant des couronnes, quelquefois à pied, mais plus souvent à cheval: des chiens ou des faucons et les autres accessoires de la chasse animent la scène. Mais de l'autre côté les trois morts, quelquefois couronnés, et ordinairement accompagnés de St Macaire, leur introducteur, enlaidissent le riant paysage, et proclament à haute voix, de leur propre bouche ou par celle de leur saint Héraut, la certitude de la mort pour tous les vivants, les grands comme les petits, s'écriant: "Vous serez rendus semblables à nous, comme nous fûmes autrefois semblables à vous."

Un catalogue, publié en 1872 par M. Loden Smith, bibliothécaire au Musée de South Kensington, à Londres, fait mention de neuf Églises anciennes en Angleterre, où il y a des fresques explicatives de cette légende. Les principales sont celles de Charlwood, dans le comté de Surrey, de Battle, dans le Sussex, et de Ditchingham, dans le comté de Norfolk. Jugeant d'après ces fresques, on peut dire que celle de St Clément offrait autrefois le sujet complet. D'un côté, les trois cavaliers effrayés représentaient les trois vifs, et de l'autre côté au-dessus des vers dont il ne reste à présent que les derniers mots, on aurait pu voir le spectacle "hideux" des trois morts auxquels réfèrent les vers entiers dont voici la traduction moderne :

Hélas, Sainte Marie, et que sont
 Ces trois morts qui sont si hideux
 M'ont fait méplorer en grande tristesse
 De les voir ainsi piteux.

L'autre inscription finit ainsi :

| | | |
|-----|-----------|-----------|
| Di | eu merci | eu mercy |
| cor | ps noirci | ors nerci |
| êtr | e saintes | e soytes |
| e | t hontes | t hontes |

Les lettres en italique ont été suggérées dans le but de soulever des recherches. Il est probable qu'on a tiré ces vers d'un des anciens poèmes macabres: il y avait spécialement deux versions métriques de cette légende attribuées respectivement à Baudouin de Condé et à Nicolas de Marginal, écrivains du treizième siècle. Des manuscrits en existaient au siècle dernier dans la bibliothèque célèbre du Duc de la Vallière. On peut citer aussi les traductions en Anglais par John Lydgate et par John Audeley, tous deux écrivains du commencement du XV^e siècle. Les principales publications modernes sont en Anglais "The Dance of Death", par Mr Douce, publiée à Londres 1835, et en Français "Essai sur la Danse des Morts", par M Langlois, publiée à Rouen 1851.

On s'est proposé, sans doute, au moyen de cette peinture légendaire, d'éveiller dans les esprits des

pensées salutaires touchant la grande vérité, qu'au milieu de la vie nous sommes dans la mort. Pour cette raison, sans doute, cette fresque se trouve à l'endroit où selon la coutume on dépose le cercueil pendant l'office des morts. De plus, à cette époque, les moines auxquels il faut attribuer le choix et le dessin de ces peintures, étaient les seuls qui auraient osé donner un avertissement aux grands, au nombre desquels les trois Vifs sont toujours représentés. Peut-être aussi, en introduisant la forêt et les chiens, ces moniteurs ont-ils voulu condamner les lois oppressives sur la chasse dans les temps féodaux, et rappeler aux nobles et aux seigneurs que le seul Gouverneur des princes les ferait passer en jugement eux mêmes dans un autre monde.

II. - Il ne reste malheureusement qu'un fragment de cette fresque: cependant grâce à la conservation de l'aile du dragon on peut déterminer avec assez de certitude ce qu'elle représentait dans son état originel. Il n'y a que deux Saintes sur la liste légendaire, dont ce monstre symbolique est l'attribut caractéristique, Ste Marthe et Ste Marguerite. Ste Marthe de Béthanie, lorsque les disciples se dispersèrent, se rendit en Provence avec son frère Lazare et sa soeur Marie, où ils convertirent beaucoup de monde. Il y avait alors, selon la légende, le long du Rhône, dans un bois entre Arles et Avignon un dragon énorme qui attaquait les voyageurs, et tout ce qu'il touchait était frappé de mort. Marthe, émue des prières du peuple, alla à la rencontre de ce dragon et après avoir jeté sur lui de l'eau bénite, le mena captif. Ce dragon s'appelait le Tarasque, et en mémoire de cet événement l'endroit a été appelé Tarascon. Voilà pour Ste Marthe et son exploit renommé. L'autre sainte qui a combattu un dragon est Ste Marguerite, vierge et martyre, morte à Antioche en 275. D'après la légende le démon lui apparut en prison sous la forme d'un dragon horrible, à la gueule béante, et l'avala. Ne se laissant pas abattre, toutefois, par cet incident, elle fit dans le ventre du monstre le signe de la croix, et sur le champ, le corps du dragon se fendit en deux et la sainte en sortit saine et sauve. Cette dernière partie de la légende était un sujet favori parmi les artistes ecclésiastiques du moyen âge.

Voilà sans doute le sujet de cette fresque: dans son état primitif, elle nous montrait la sainte sortant d'entre les deux ailes du dragon, tenant un petit crucifix à la main: Les croisés rapportèrent cette légende de l'Orient au onzième siècle, et elle devint très populaire, puisqu'on s'imaginait que le dragon personnifiait le Sarrasin odieux. A cette époque et pour la même raison le célèbre St Georges devint le patron de l'Angleterre. Outre cela Ste Marguerite, qui avait tant souffert pour la religion, était regardée comme la protectrice des femmes en couches. A propos de cette croyance il est à remarquer que près de cette fresque il y avait autrefois une porte étroite, condamnée depuis longtemps qu'on appelle encore la porte aux femmes. Dans la paroisse voisine de Grouville il existait autrefois, une Chapelle dédiée à Sainte Marguerite. On ne compte pas moins de 238 Églises anciennes en Angleterre dédiées à cette sainte, mais quelques unes de ce nombre doivent sans doute être rangées sous le patronage d'une autre Ste Marguerite - c'est-à-dire Marguerite Atheling, Reine d'Ecosse, canonisée en 1251.

III. - La tour en forme de colonne avec les trois fentes en façade nous sert à déterminer le sujet de cette fresque. Une tour semblable, percée de trois fenêtres, est toujours l'attribut de Ste Barbe d'Héliopole en Egypte qui fut décapitée pour la foi vers 235. D'après la légende, convertie d'une manière merveilleuse au Christianisme, elle embrassa avec beaucoup d'ardeur la doctrine de la Sainte Trinité. On ajoute que pour mieux illustrer cette sainte vérité, elle fit changer le plan d'une maison, que son père, qui était païen, avait donné l'ordre de construire pendant son absence. Au lieu d'une seule fenêtre, elle ordonna aux ouvriers, malgré leurs remontrances, d'en introduire trois, pour signifier le mystère de la Trinité. Le père, à son retour, remarqua le changement du plan, et en demanda la raison: la jeune Barbe en avoua la responsabilité, et dans la plénitude de son cœur dévoué, proclama sa conversion au Christ. On raconte que le père saisi d'une colère furieuse chercha à la tuer, et malgré les incidents miraculeux qui auraient dû l'en détourner, il la dénonça au gouverneur de la province qui la jeta en prison et la fit flageller, mais sans ébranler sa foi. Enfin, faute d'autre bourreau, son père

cruel se chargea lui-même de la décapiter sur un mont en dehors de la ville. Mais à peine eût il porté le dernier coup, qu'il tomba frappé de la foudre au milieu d'un orage terrible. La légende raconte de plus que Ste Barbe avait reçu le baptême en secret au moment de sa conversion: quant à l'autre sacrement ordinairement indispensable au salut, des anges envoyés du ciel, le lui ont administré d'une façon miraculeuse avant sa mort. Les attributs de cette sainte sont la tour dont elle est inséparable - la palme, symbole du martyr, quelquefois au lieu de celle-ci une plume allongée pour indiquer que les coups de verges étaient tombés sur elle légers comme des plumes. Mais surtout on la faisait porter, ou faire voir de quelque manière, soit dans l'une, soit dans l'autre des trois fenêtres de sa tour le saint Sacrement. Elle est la seule sainte à laquelle cette fonction du sacerdoce fut permise. Pour ces raisons Ste Barbe a toujours été la sainte tutélaire de tous ceux qui étaient exposés aux dangers d'une mort soudaine - particulièrement des soldats et des marins. On croyait, sans doute, que son intervention comblerait le manque accidentel du viatique à ceux qui l'invoqueraient. Ainsi que Ste Marguerite et St Georges, dont elle partagea la popularité, et avec l'un ou l'autre desquels elle est presque toujours représentée, cette sainte nous a été rapportée de l'Orient par les croisés. Il n'y a, dit-on, qu'une seule Eglise dédiée à Ste Barbe en Angleterre, celle d'Ashton-under-Hill, dans le comté de Gloucester.

Les canonniers ont choisi Sainte Barbe pour patronne (4 Décembre), sans doute parce que les canons sont appelés "la foudre de la guerre", allusion au coup vengeur qui frappa le bourreau inhumain de cette sainte. La fête de Ste Barbe, en France, est toujours solennisée avec éclat par les canonniers des armées de terre et de mer, les mineurs, les carriers et toutes les corporations qui emploient ou qui fabriquent la poudre et les matières inflammables.

IV. - La légende de cette fresque magnifique, qui est très peu endommagée, est tellement répandue, qu'elle n'exige de nous aucune explication. Il y a, néanmoins, certains détails, par lesquels cette peinture diffère des représentations ordinaires de l'archange. Par exemple, on l'a dépeint le glaive rompu. Est-il à supposer que l'artiste moine ait voulu inculquer une leçon de l'Evangile, c'est-à-dire que, le glaive de la justice céleste étant rompu, la mort a perdu son aiguillon et ne doit plus inspirer de craintes aux fidèles ? Il ne faudrait pourtant pas s'imaginer que la trempe de l'arme sacrée fût en faute. On peut attribuer la présence de cette fresque dans cette Eglise au prieuré affilié à l'abbaye célèbre du Mont St Michel. Cette circonstance nous aidera à déterminer l'époque de la fresque. On a supprimé le prieuré de St Clément, comme étranger, sous le règne de Henri VI, roi d'Angleterre, au milieu du XVe siècle. Après cette date, l'introduction de ce sujet ne paraîtrait pas si à propos. Il y eut, cependant, plus tard un court intervalle (1461-1467), où par la trahison du gouverneur Naufan, agissant sous les ordres de Marguerite d'Anjou, qui avait cédé ces îles à Louis XI, par un traité secret en échange de secours contre les Yorkistes, les Français sous le comte de Maulévrier, obtinrent possession de cette partie de l'île. Il est probable que Maulévrier ramena les moines au prieuré de St Clément, et dans ce cas ils auraient pu exécuter ce travail en signe de victoire. Il y a un endroit à St Clément, près de la Rocque, connu de nos jours sous le nom de Maulévrier.

V. - Il est facile de reconnaître dans cette peinture les traits de Marie Madeleine, telle qu'elle nous est connue d'après le Nouveau Testament. L'histoire biblique nous dit qu'elle fut d'abord une grande pécheresse: mais à peine eût elle vu et entendu Jésus qu'il se produisit en elle une grande transformation. Un jour, à un festin, auquel notre Sauveur assistait, elle se précipita à ses pieds, les arrosa de ses larmes, les inonda de parfums exquis et les essuya avec ses cheveux. Son attribut caractéristique est le vase aux parfums qu'elle répandit sur les pieds du Sauveur: les peintres ont coutume de lui donner une abondante chevelure blonde; et la représentent jeune, belle et ordinairement vêtue avec luxe.

Ou confond souvent Marie Madeleine avec Marie de Béthanie, la soeur de Marthe, qui aimait à se tenir assise aux pieds de Jésus et à écouter sa parole. C'est aussi aux prières de celle-ci que Jésus

ressuscita Lazare.

Cette question sur l'unité de la Madeleine a existé depuis plusieurs siècles: et elle est encore pendante.

Marie Madeleine sert toujours d'exemple encourageant de l'efficacité d'un vrai repentir disant selon la légende latine.

"Ne desperetis, vos qui peccare soletis ;
Exemplo meo vos reparate Deo."

VI. - Il n'est pas nécessaire d'ajouter aux remarques que nous avons déjà faites sur la fresque No. VI.

L'Église de St Clément nous offre les traits distinctifs d'une architecture mixte. Les plus anciennes parties en sont la nef, à l'entrée de laquelle se trouve une porte à l'arc en plein cintre, et la partie septentrionale du bas coté du nord. Les fenêtres au nord de la nef, la piscine du bas coté, la porte étroite déjà mentionnée, sont du style roman secondaire. Le reste de l'Église, à l'exception de quelques difformités modernes, présente des exemples du style ogival et du flamboyant. On n'y trouve aucun tombeau remarquable. La consécration en remonte à 1117 A.D.

Ces notes sur les peintures murales de St Clément sont le résumé d'un mémoire lu à une séance de l'Institut Archéologique du Royaume Uni par le RÉVÉREND RICHARD BELLIS, membre de la Société Jersiaise.

Extrait de la Cinquième Bulletin Annuel de la Société Jersiaise, 1880.

Numérisé en Octobre 2005 par Martin Dryden.